

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Band: 80 (1935)
Heft: 7

Artikel: Jomini et Napoléon
Autor: Mayer, Emile
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-341647>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

Pour la Suisse :	ABONNEMENT	Pour l'Étranger :
1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.—		1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.—
3 mois fr. 4.—	Prix du N° fr. 1.50	3 mois fr. 5.—

DIRECTION ET RÉDACTION :

Major R. MASSON, Avenue Druey 15, Lausanne. Tél. 32.217.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS, VENTE :Avenue de la Gare 23, Lausanne. _____ Compte de chèques post. **II.5209****ANNONCES :** Agence de publicité G. Amacker, Palud 3, Lausanne. H. Droz, succ.

Jomini et Napoléon

« Un homme qui a porté ombrage à Napoléon n'est pas négligeable pour l'histoire. Le nom de Jomini est gravé sur ce que l'on pourrait appeler l'Arc de Triomphe intellectuel de l'Empire, n'ayant pu l'être sur l'autre... Jomini est inséparable de Napoléon. Il s'inscrit dans le cercle de cette gloire. M. Xavier de Courville, son descendant, a donc eu raison d'écrire une biographie du tacticien ¹ fameux et de la renouveler, grâce aux documents de famille qu'il possède, au point d'en faire la seule qui soit complète. »

C'est en ces termes que M. Jacques Bainville, de l'Académie française, présente au public le volume (*Jomini, ou le devin de Napoléon*) que la librairie Plon vient de faire paraître, et qui, comme il le dit, donne sur la vie et la physionomie du général vaudois, sinon sur son œuvre, des détails encore inédits, dont certains sont très savoureux. Peut-être le sont-ils un peu trop. L'auteur en a pris à son aise avec les textes dont il disposait, et dont les principaux

¹ L'expression est impropre. L'ancêtre de M. X. de Courville était uniquement stratège. (Je crois même que ce mot a été créé par lui ou pour lui.) En tout cas, il ne s'est jamais occupé de tactique. Il n'a jamais eu à s'en occuper. Et tout porte à penser qu'il n'y était guère apte.

sont une sorte de journal et des souvenirs rédigés par son arrière-grand-père lui-même, mais rédigés après-coup, les uns en 1822, d'autres en 1826, le reste entre 1840 et 1865, alors qu'ils se rapportent à des événements antérieurs à 1815. On peut donc mettre en doute leur valeur probable. Si sincère soit-il, le narrateur, qui est en même temps le principal intéressé, peut n'être pas très sûr de sa mémoire après un aussi long intervalle. D'ailleurs, comme le dit Sainte-Beuve, à propos de Jomini justement, la mémoire « est une arrangeuse » : elle peut respecter le fond ; « pour le détail, les inexactitudes et les à peu près s'y mêlent toujours plus ou moins ».

Jomini a eu, du reste, la loyauté de ne pas cacher qu'il était tiraillé, en écrivant, « entre le désir de parler et celui de se taire, entre l'instinct de se justifier et la crainte de se venger ». Bref, ses écrits doivent être frappés de suspicion plus ou moins légitime, et l'arrière-petit-fils a cru servir les intérêts de son ancêtre « en substituant un récit nouveau aux pages authentiques » qu'il avait sous les yeux. « Il m'a paru nécessaire, pour donner tout son relief au personnage, nous avoue-t-il, de ne pas me contenter de l'image officielle qu'il nous laissait, d'aviver les ombres et les lumières... Je ne me suis écarté du récit de Jomini que pour donner de sa personne une image plus fidèle et plus vigoureuse. Si j'ai pris quelques libertés avec les dialogues qu'il nous transmettait, elles n'atteignent jamais le fond du discours et ne tendent généralement qu'à rejoindre la forme donnée par Sainte-Beuve ou Lecomte¹ aux mêmes conversations d'après une version verbale du même conteur. »

Conçue dans cet esprit, la biographie que nous offre X. de Courville donne l'impression d'une de ces « vies romancées » qui ont eu naguère quelques années de vogue. Le style même et les titres des chapitres renforcent ce caractère.

¹ On sait que le meilleur livre qui ait paru sur Jomini est celui que lui a consacré le colonel Ferdinand Lecomte, fondateur de la *Revue militaire suisse* et père de notre excellent collaborateur, le colonel H. Lecomte. Ce livre contient sur l'œuvre du stratège vaudois des développements de la plus haute valeur et dont on ne trouvera pas l'équivalent dans l'ouvrage de X. de Courville. (Réd.)

Le « devin de Napoléon » est traité d'« apprenti sorcier », de « marchand de tactique », de « souffleur indiscret ». On lit dans la table des matières : « Le galop de Napoléon. — Le coin droit du bureau. — L'écharpe de Frédéric. — L'apparition du dieu Hasard. — A l'avant-scène. — Cauchemars sur la glace et sur le feu. — L'heure où les dieux changent de camp. — Ane de la fable, croix de Sainte-Anne. — La comédie de Vienne et la tragédie du Luxembourg. — En marge de *Télémaque*, des *Lettres persanes* et de *Gil Blas*. — *Da capo*. — Le Malherbe de la stratégie. — Les leçons de *Moribondu*. » Vrais titres pour romans-feuilletons.

Le style est à l'avenant. « L'Empereur veut un bras droit qui n'ait pas de cerveau. » (P. 65.) « Les brigades prussiennes se laissaient abattre par le feu de trois mille fusils invisibles comme des soldats de bois. » (P. 73.) « Jomini reçut comme les autres son paquet. » (P. 163.) « Il (Jomini) pense de trop loin : imaginez tous les lièvres qui peuvent surgir entre vos jambes, tous les archiducs Charles qui peuvent se lever à votre horizon, cela risque bien d'engourdir un combattant ! » (P. 164.) « Les feuilles ponctuelles du major-général (il s'agit des états de situation journaliers) ne remplaçaient pas seulement pour lui (Napoléon) le jeu d'oie des guerriers homériques ou la partie de bridge des généraux de 1914 : elles se transformaient dans son cerveau merveilleux en un tableau précis de ses armées. » (P. 200.)

Ces phrases sont de la littérature de journaliste plutôt que d'écrivain sérieux. Elles pourraient faire douter de la valeur du livre. Et ce serait dommage. Car celui-ci présente de réelles qualités. Il est établi sur une documentation solide après des vérifications, des confrontations, des recoupements. Il est impartial et, comme on dit, objectif. Il ne sent pas trop le panégyrique. On ne croirait pas que c'est un arrière-petit-fils qui parle d'un ancêtre fameux, tant l'auteur s'efforce de montrer les défauts de cet ancêtre, ses insuffisances, ses erreurs, ses fautes, en même temps que ses mérites. « Tout en me pliant scrupuleusement à la vérité,

dit-il, j'ai dû voir les faits et les gens comme pouvait les voir Jomini ; j'ai seulement souligné, chaque fois que ce regard me semblait tant soit peu déformant, l'influence des nerfs ou de l'imagination, le reflet de la déception ou de la rancune. »

Si on admet que les textes puissent être modifiés, on doit trouver bon qu'ils le soient dans ce sens, c'est-à-dire avec le souci d'écartier tout ce qui masque la réalité des faits ou celle des sentiments. Le livre de M. de Courville a donc quelque chose de sympathique. D'autant plus qu'il est habilement composé, que la lecture en est facile, attrayante même, et que des croquis schématiques très clairs permettent de bien suivre les opérations décrites. (Ceux de la page 94 ne sont pourtant pas tout à fait d'accord avec le texte.)

L'histoire de Jomini se trouve ainsi dénaturée par des éléments postiches introduits soit par le désir, légitime chez celui-ci, de se présenter à la postérité avec une physionomie avantageuse, soit par des défaillances de sa mémoire ou par la fertilité de son imagination. La piété de l'arrière-petit-fils, un certain souci littéraire, la préoccupation d'offrir au public un livre attrayant, ont déterminé M. de Courville à ajouter des ornements de plus ou moins bon aloi — faux et clinquant — aux récits déjà suspects faits par l'ancêtre et recueillis par des hommes de bonne foi comme le colonel Ferdinand Lecomte et Sainte-Beuve.

Tâchons d'éliminer tout le factice de ces récits et de déterminer, avec le plus d'exactitude ou de vraisemblance possible, les faits principaux de la vie de Jomini et la nature de ses relations avec l'Empereur. Malgré tous nos efforts, bien des mystères subsisteront que nous ne réussirons pas à élucider.

* * *

Et, tout d'abord, comment est-il entré dans l'armée française ? Puis, pourquoi Berthier lui a-t-il voué une haine manifeste, continue et assez basse ?

Voici un jeune Suisse qui se destine au commerce. Il entre dans une école où il est assez bon élève pour être employé comme moniteur de ses condisciples, ou même comme professeur suppléant. Mais il ne semble pas avoir poussé ses études bien loin. Il a seize ans quand il entre dans une maison de banque. Il en a dix-neuf lorsqu'il trouve l'occasion de rendre service à un certain chef de bataillon que la nouvelle république helvétique appelle à gérer le département de la guerre. En récompense, le ministre lui promet de le prendre pour aide de camp. Et, en effet, à dix-neuf ans, notre homme est à la tête du secrétariat de la guerre.

Il avait eu, de bonne heure, le désir d'entrer dans l'armée. Il était animé de l'esprit militaire qui, de longue date, était celui de ses compatriotes. Il s'était passionné pour les succès remportés par Bonaparte en Italie. Il le savait médités. Il avait tenu un petit journal des opérations, et s'était efforcé de déterminer les causes des succès ou des revers auxquels elles avaient conduit. Excité, en outre, par la lecture des œuvres posthumes d'un autre grand capitaine, Frédéric II, il avait analysé ses campagnes, il les avait étudiées, comparées les unes aux autres, et il en était arrivé à se convaincre de l'existence, de la valeur, de certains principes, qu'il a essayé de dégager par la suite et qu'on a appelés — d'un titre assez pompeux — les lois de la guerre.

La connaissance qu'il avait ainsi acquise des règles ou des habitudes de la stratégie lui permit de gagner un pari qu'il avait fait en décembre 1799 au sujet de l'objectif en vue duquel le premier Consul rassemblait des troupes vers le Rhin et vers le Rhône. Je ne crois pas qu'il existe des preuves de ce pari. Mais il est certain — et c'est là le plus important — que Jomini avait, à l'âge de vingt-deux ans, écrit l'essentiel d'un ouvrage où il consignait le résultat de ses études militaires, et qu'il avait intitulé, d'abord, *Traité de grande tactique*. (Il l'intitula, par la suite, — et plus justement, — *Traité des grandes opérations militaires*.) Il ne réussit pas à le faire publier, à cause des frais élevés qu'en-

traînait la gravure des nombreux plans de batailles qu'il voulait y incorporer. Il ne réussit pas davantage à en faire accepter la dédicace à l'empereur de Russie, auquel il demandait en même temps d'entrer à son service. Peut-être comptait-il aussi sur l'aide pécuniaire de ce souverain pour faire éditer son œuvre.

C'est le maréchal Ney qui en fournit les moyens et qui s'attacha l'auteur en le faisant entrer dans l'armée française et en le prenant dans son état-major. Ce qu'il y a de surprenant et d'énigmatique, c'est que ce soit, de tous les lieutenants de Napoléon, celui qui était le plus réfractaire aux conceptions stratégiques, le plus éloigné des études théoriques, qui se soit intéressé à un traité assez aride sur ces matières. Peut-être cherchait-il quelqu'un qui lui fît connaître l'essence de l'art qu'il pratiquait d'instinct. Peut-être, dépendant d'un maître qui doutait de ses connaissances en stratégie, voire de ses capacités intellectuelles, était-il las de sentir peser sur lui ce dédain de sa valeur, et désirait-il s'assurer la collaboration d'un maître dont les leçons et les conseils pussent l'aider à dissiper cette opinion défavorable.

On a émis une autre hypothèse, qui ne détruit d'ailleurs pas les précédentes, et qui peut même s'y ajouter. Moreau, ayant opéré en Suisse, a dû entrer en relations avec le ministère de la guerre helvétique, c'est-à-dire — en particulier — avec Jomini. Il tenait celui-ci en haute estime, et, comme il avait Ney sous ses ordres, ou, en quelque sorte, à son école, il serait tout naturel qu'il l'ait engagé à s'adjoindre le concours d'un homme qui pouvait lui être précieux. Peut-être aussi, ayant été envoyé à Berne comme ministre plénipotentiaire pour amener les cantons suisses à signer l'Acte de médiation (février 1803), Ney avait-il eu l'occasion de rencontrer personnellement Jomini et avait-il ainsi fait sa connaissance.

Toujours est-il que, avant même que celui-ci fût titularisé dans l'emploi d'aide de camp, il l'emmena avec lui au camp de Boulogne, et, sans plus attendre, il l'admit dans son intimité, alors qu'il tenait à distance tous les officiers de

son état-major, à commencer par le général Dutailis qui était leur chef. Il discutait les problèmes d'art militaire avec ce jeune officier étranger et il lui témoignait une confiance qui n'était pas sans susciter bien des jalousies. Cependant, leurs entretiens n'étaient pas toujours calmes, Le général était emporté ; son collaborateur, peu endurant, se sentait à l'aise pour obéir aux impulsions de son humeur, n'étant pas retenu par les liens de la subordination hiérarchique et par patriotisme. Il était indépendant de caractère, et servait la France de son plein gré.

C'est le jour de la bataille d'Elchingen qu'il eut, sauf erreur, son premier entretien avec Napoléon. Il était monté se reposer dans une chambre de la cure de Kissendorf, lorsqu'il fut réveillé par une voix qui demandait le général en chef. (Ici, je transcris le récit de M. de Courville pour donner une idée de la façon dont il présente les faits et dont il reproduit les paroles. Pour s'en rendre bien compte, il suffit de se reporter à l'ouvrage du colonel Ferdinand Lecomte, 3^e édition, p. 27.)

Il descendit quatre à quatre. L'Empereur était là.

Ou plutôt un fantôme de terre, qu'on n'aurait pas reconnu, sans son bicornes, son cheval arabe, et son mamelouk. La neige fondante qui tombait depuis trois jours avait fait de tous les chemins des rivières. Venu de Pfaffenhofen au galop, trempé de boue comme s'il était tombé de cheval, le visage sillonné de ravins par la pluie, Napoléon ne ressemblait guère au général que Jomini avait aperçu au camp de Boulogne. Mais une telle hâte en disait assez au tacticien¹ pour le mettre en confiance : il savait l'objet de cette course, il était sur son terrain, et, dans ce quartier général où par hasard il se trouvait seul, il avait l'impression que l'Empereur était venu pour lui et chez lui.

Il l'aborda sans embarras et n'attendit pas d'être interrogé pour parler :

— Sire, le maréchal est au pont d'Elchingen ; une canonnade s'est fait entendre de ce côté ; la division Malher doit être engagée.

— Et le reste de votre corps, savez-vous où il est ? A-t-on des nouvelles de Dupont ?

¹ Encore une fois, c'est stratégeste qu'il eût fallu dire. C'est en stratégeste qu'il avait conseillé à Ney de se porter sur Elchingen, malgré l'avis de Murat. Et cette suggestion contribua à la victoire qui termina la bataille.

— Oui, sire. La division Dupont se retire sur la Brenz : c'est sans doute en la suivant que les Autrichiens ont réoccupé Elchingen. Toute la division Malher se rassemble sur ce point. Celle de Loison y sera dans une heure.

— Etes-vous sûr de ce que vous me dites là, jeune homme ?

— Sire, j'ai moi-même expédié les ordres, et j'attends ici la division Gazan pour la conduire à Falheim, si elle nous arrive. L'intention du maréchal est de reprendre Elchingen au point du jour, peut-être même ce soir.

— A la bonne heure ! Voilà de la bonne besogne ! Que diable me disait donc Murat ? Si j'avais su cela....

Déjà l'Empereur avait tourné bride et partait au grand galop, en aspergeant de boue Jomini, comme s'il était jaloux de l'avoir vu moins crotté que lui.

« S'il avait su cela... », il ne serait pas venu par un temps pareil ordonner au maréchal Ney ce qui s'exécutait déjà : Jomini se plaisait à deviner la phrase inachevée, à confirmer dans le silence l'accord de son cerveau avec celui de l'Empereur.

Jomini n'arrivait toujours pas à obtenir une place dans les cadres français, malgré les services qu'il avait rendus, malgré « les preuves incessantes de talent et de courage » que Ney reconnaissait qu'il avait données. Aussi obtint-il de se rendre au quartier impérial, à la première occasion, pour réclamer sa titularisation.

C'est par Berthier qu'il fut reçu. Pourquoi le major-général était-il hostile à l'officier suisse ? Est-ce par incompatibilité d'esprit, de caractère, par opposition de doctrine, par jalousie ? Est-ce à cause de la rivalité de Dutaillys, son protégé, et de Jomini, créature de Ney ? Celui-ci ne put voir l'Empereur, cette fois. Mais, quand la conquête du Tyrol fut achevée, il se fit encore envoyer au quartier impérial, avec le rapport qu'il avait rédigé sur les opérations effectuées, et il en profita pour déposer sur le bureau de l'Empereur les deux volumes récemment imprimés de son livre. Il y avait joint une lettre par laquelle il signalait tout particulièrement le passage où étaient mis en parallèle le système de Frédéric et celui de Napoléon.

La lecture de ce passage fit concevoir à l'Empereur une haute opinion de la valeur de l'auteur. Mais il est douteux

que l'Empereur ait trouvé le temps de pousser la lecture plus avant. Il ne l'acheva qu'à Sainte-Hélène, et, à ce moment, il prit la peine de rédiger sur cet ouvrage, « un des plus distingués, dit-il, qui aient paru sur ces matières », sept notes qu'il destinait « à l'auteur pour ses prochaines éditions ». Le 30 juin 1818, parlant de ce même *Traité des grandes opérations*, il le qualifia de « livre bien singulier ». Et Gourgaud de répondre : « Je lui attribue le succès de nos ennemis », comme si les victoires d'Ulm, d'Austerlitz et d'Iéna, avaient eu leur origine dans les conseils donnés par Jomini. A quoi l'Empereur riposta qu'on pourrait en effet le supposer, mais que, à ce moment-là, il n'avait pas encore pris connaissance du contenu de ces deux gros volumes.

Ce qu'il en connaissait lui avait suffi pour qu'il jugeât l'auteur bien renseigné sur l'armée prussienne. Aussi, quand il prépara la campagne de 1806, le convoqua-t-il pour lui annoncer qu'il le gardait auprès de lui. L'entretien qu'ils eurent ensemble, le 28 septembre, à Mayence, n'a pas eu de témoins. Il est à remarquer que Jomini a raconté avec complaisance, et en se présentant sous un jour favorable, toutes les conversations qui eurent lieu dans des circonstances analogues, c'est-à-dire en tête-à-tête. Disposé comme il était à se mettre en valeur, il eût sans doute relaté tous les conseils qu'il avait été appelé à donner à l'Empereur. Or, il n'en souffle mot. D'où on peut conclure qu'il n'a guère été consulté. Tout au plus, a-t-il pu donner quelques indications, si on lui en a demandé, sur le théâtre des opérations, car il l'avait bien étudié. Bref, tout me porte à croire que les propos échangés dans l'entrevue de Mayence, n'ont pas été rapportés, avec une exactitude scrupuleuse. Pour tout dire, je pense, contrairement au colonel F. Lecomte, que, d'un bout à l'autre, ils ont été inventés, et que le rôle que joua Jomini auprès de Napoléon ne différa pas sensiblement du rôle que jouaient les autres officiers de l'état-major impérial. Il eût été surprenant que le grand homme de guerre s'inspirât des idées du jeune colonel suisse, et surtout qu'il donnât à penser qu'il pouvait s'en inspirer.

Aussi voit-on que celui-ci est traité comme les camarades. On l'emploie comme un simple agent de liaison. Et on ne lui ménage pas les humiliations pour lui faire sentir qu'il n'est rien de plus que les autres. Sans doute, arrive-t-il qu'il soit appelé auprès de l'Empereur et que celui-ci lui dise : « Puisque vous manœuvrez en Silésie, et depuis si longtemps, vous devez connaître à fond ce pays-là... Faites-moi la note des positions défensives qu'un corps de vingt-cinq mille hommes pourrait prendre au besoin contre des forces supérieures : cela me facilitera mes instructions ». Mais, quand la note demandée se transforme en un lourd mémoire contenant des avertissements et mettant en garde contre les dangers que pourrait faire courir l'opération envisagée, il est « remis à sa place » par cette observation sèchement faite en présence d'un grand nombre d'officiers : « Il faut que chacun se mêle de son métier. »

Cette phrase était reproduite sous cette forme, dans une lettre adressée par Berthier à Ney : « L'Empereur, monsieur le maréchal, dans l'ensemble de ses projets, n'a besoin ni de conseils ni de plans de campagne : personne ne connaît ses pensées, et notre devoir est d'obéir. »

Par la suite, ce que cette blessure d'amour-propre avait eu de cuisant, fut adouci par des paroles aimables, par un brevet de chef d'état-major, par la mission qui lui fut confiée par Napoléon de rédiger l'histoire de ses premières campagnes d'Italie. « Il ne s'agit ni de poésie ni d'éloquence. Point de style fleuri. Il faut être fort en raisonnement. » Telles furent les recommandations du maître. Et il promit de fournir tous les documents nécessaires pour effectuer le travail. Mais le dépôt des archives montra de la mauvaise volonté à les mettre à sa disposition. Aussi la rédaction n'avança-t-elle guère.

Elle fut d'ailleurs interrompue par la campagne de Russie, qu'il avait été chargé de suivre en qualité d'historiographe. Mais il recula devant les difficultés de sa tâche par suite de l'attitude du major-général à son égard et par suite aussi du peu d'empressement que lui opposaient les bureaux.

D'autre part, il sentait quelque malaise à entrer en ennemi sur les terres du tsar, celui-ci lui ayant proposé de le prendre à son service dans des conditions très satisfaisantes.

A la première occasion, il demanda à être relevé de son emploi, et il accepta avec joie la place de gouverneur de Vilna. D'ailleurs, sa satisfaction ne dura pas longtemps. La besogne dont il était chargé n'étant pas en rapport avec les ressources et les moyens d'action mis à sa disposition. Il était subordonné à un général hollandais qui, ayant été formé à l'école militaire de Berlin, et ayant servi dans l'armée de Frédéric, avait rapporté de là une conception de la discipline toute différente de celle que lui, Jomini, s'en faisait. Il en résulta des conflits qui se terminèrent par des remontrances adressées au chef et par le déplacement du subordonné. Celui-ci fut envoyé comme gouverneur à Smolensk.

En se rendant à son nouveau poste, il reconnaît le pays, les chemins, les ponts du Dnieper. On lui parla, à Molo-desco, d'un raccourci qui rejoignait Borisov sans passer par Minsk. Il y envoya son aide de camp avec deux dragons bavarois et apprit par eux qu'un gué permettrait à l'armée en retraite de passer vers Vesselovo la Bérésina. Données précieuses qu'il ne tardera pas à utiliser.

Elles lui permirent, en effet, de suggérer un moyen d'abrèger d'une dizaine de lieues le trajet de Borisov à Molo-desco sans passer par Minsk. La note qu'il rédigea au sujet des avantages de l'itinéraire proposé par lui fut mise sous les yeux de l'Empereur. Et celui-ci le fait appeler, cette fois, pour le consulter. Leur entretien prit un caractère émouvant, si nous en croyons M. de Courville. Voici à peu près comme il représente la scène ¹ :

Napoléon se trouve à Bobr, dans une pauvre chambre, avec Murat, le prince Eugène et Berthier. Il est grave, mais aimable. Il fait quelques pas vers Jomini, quand il le voit entrer. Il le remercie de ses renseignements, et il ajouta :

¹ Ici, encore, il convient de comparer cette narration à effet avec le récit si sobre du colonel F. Lecomte (*loc. cit.*, p. 119).

— La position est scabreuse. Quand on n'est pas habitué aux revers, ils paraissent lourds. Mais j'ai encore bon espoir : l'ennemi est divisé ; je vais manœuvrer comme en Italie. Les troupes que j'amène de Smolensk vont rejoindre le corps de Victor sur la Dvina. Nous tomberons d'abord sur Wittgenstein, pour nous rabattre ensuite sur Koutousov. Qu'en pensez-vous ?

— Sire, répondit Jomini, nous ne sommes pas en Lombardie, ni en Souabe. Nous sommes en Lithuanie à six cents lieues de la France, dans un pays désert, où l'hiver déjà nous a surpris. Qu'importe à présent la belle manœuvre que nous offre un ennemi divisé sur nos flancs ? Toute journée qui écartera l'armée de la ligne de retraite risque de perdre ce qui est encore en état de servir.

L'empereur voulait s'aveugler encore. Il ne consentait pas à abandonner la partie sans s'être débarrassé de Wittgenstein :

— Si nous l'attendons, il pourrait nous inquiéter sur la route de Vilna.

Jomini insiste. Il évoque des dangers plus graves. Si on va attaquer Wittgenstein sur la Dvina, n'est-ce pas Koutousov qui, se joignant à Tchitchagov, nous précédera à Vilna ? Sans compter que le pays vers Lepel et Tschanicki n'est qu'un marais où on risque de s'embourber avant d'avoir entamé l'ennemi.

Cette argumentation ébranle Berthier lui-même que l'Empereur mène à l'autre bout de la pièce où se trouve la carte étalée sur une table. Pendant qu'ils s'éloignent, Murat s'approche de Jomini, le prend par ses deux favoris, l'embrasse, et lui glisse à l'oreille :

— Merci ! Oh ! que vous avez bien fait ! Vous nous sauvez tous si vous le détournez de cette fatale idée.

Ce qui l'en détourna, ce fut la nouvelle, reçue à ce moment, du recul de Victor. Celui-ci avait dû céder les positions de Tschanicki à Wittgenstein, qui se trouvait ainsi garanti par des marais impraticables. Pour l'attaquer, il eût fallu

construire des digues, perdre beaucoup de jours, sans grand espoir de succès.

L'Empereur se rendit enfin. Il ordonna la retraite, et Jomini partit avec le général Eblé² préparer le passage de la Bérésina. Il assista à cette opération mémorable, et il se trouvait à l'entrée du pont quand s'y présenta à son tour le souverain vaincu après tant de victoires.

C'était la dernière fois qu'il le voyait. Une punition qui lui fut infligée, le 20 juin 1813, pour retard à fournir l'état de situation de son corps d'armée, le détermina à accepter la proposition que le tsar lui avait faite à plusieurs reprises. Il entra au service de la Russie¹.

L'Empereur refusa de l'en blâmer. Parlant de lui à Sainte-Hélène, il prononça ce jugement équitable : « *Il n'a pas trahi ses drapeaux comme Pichegru, A[ugereau], M[oreau], B[ernadotte]. Il avait à se plaindre d'une grande injustice ; il a été aveuglé par un sentiment honorable. Il n'était pas Français : l'amour de sa patrie ne l'a pas retenu.* »

* * *

Le transfuge ne tarda pas à regretter amèrement sa détermination. Le récit des avanies qu'il eut à subir remplit les chapitres les plus neufs, les plus émouvants, les plus piquants, du livre de M. de Courville. Mais, si leur intérêt est grand pour le psychologue, il ne l'est pas pour les militaires qui chercheront en vain dans cet ouvrage des données techniques sur l'œuvre du stratégiste vaudois. J'ai essayé de déterminer la valeur de celle-ci dans un article (*Grandeur et décadence de Jomini*) qu'a publié en novembre et décembre 1924 la *Revue militaire française*, et auquel le colonel H. Lecomte a répondu ici-même dans la livraison de février 1925. Son article, intitulé *Pro Jomini*, a rectifié, sur certains points, les

¹ Le *Drapeau Suisse* a ouvert en 1912 un concours sur ce thème : « Quelle est votre opinion au sujet de la décision prise par le général Jomini de passer du service de France à celui de Russie ? » Le colonel F. Feyler a résumé et discuté les résultats de ce concours dans la livraison d'août 1912 de la *Revue militaire suisse*.

idées et les affirmations émises dans le mien. Qu'il me soit permis de l'en remercier, ajoutant que le livre si intelligent et si probe de son père, complété dans la partie biographique par l'ouvrage de M. de Courville, le complète à son tour dans la partie technique, et qu'il doit être étudié si on veut mesurer tout ce que l'art de la guerre doit à l'auteur du *Traité des grandes opérations*.

Lieutenant-colonel EMILE MAYER.
